

Les deux visages des "Annales"

La correspondance de travail de Marc Bloch et Lucien Febvre constitue une chronique précieuse sur la genèse de la célèbre revue historique CORRESPONDANCE de Marc Bloch et Lucien Febvre. Tome 1, la naissance des Annales, 1928-1933, édition établie, présentée et annotée par Bertrand Müller, Fayard, relié, 550 p., 240 F.

Le Monde, 25 novembre 1994

Nous manquons d'imagination lorsqu'il s'agit de penser les commencements, et plus encore l'innovation. Tantôt nous nous plaisons à les penser comme des ruptures, tantôt nous les voyons en termes de continuité et de nécessité; et souvent même, nous voulons combiner ces signes contraires. Voici l'exemple d'une revue, les Annales d'histoire économique et sociale, que lancent au début de 1929 deux professeurs de province, Marc Bloch et Lucien Febvre. Elle se propose d'illustrer "par l'exemple et par le fait" une manière neuve de faire de l'histoire. Elle va faire son chemin. Assez tôt, elle rencontre, à défaut d'un large public, un vrai succès d'estime en France et hors de France. Elle inspire des jeunes gens qui s'appellent alors Braudel, Morazé, puis Duby, puis beaucoup d'autres. Dans le demi-siècle qui suit, elle assoit son autorité et devient une manière d'institution. Dans le monde entier on parle (à tort) d'une "école des Annales". On en réécrit du même coup l'origine à partir de la réussite advenue. Une légende de fondation s'élabore, qui garantit tout à la fois la rupture originelle et la continuité de tout ce qui a suivi. A ceux qui ne se satisfont pas de cette légende dorée (qui a d'ailleurs eu pour contrepartie une légende grise, minoritaire mais obstinée), la publication du premier volume de la Correspondance de Bloch et Febvre apporte de quoi réfléchir en les introduisant dans la fabrique des historiens. Le document était connu. Inégalement accessible, il avait été utilisé et parfois cité depuis une vingtaine d'années. Mais le voici maintenant publié dans son intégralité, malgré des pertes irrémédiables. Près d'un demi-millier de lettres échangées entre 1928 et 1943, et dont ce tome, qui s'arrête à la fin de 1933, nous livre un bon tiers. Bertrand Müller, qui en est l'éditeur, l'a pourvu d'une annotation soigneuse et massive, complétée par une abondante moisson d'inédits. Autant le dire d'entrée: on ne trouvera pas, dans ce gros livre, de grands dégagements théoriques _ auxquels les deux associés étaient d'ailleurs fort réticents _ ni même de programme. Ceci est une correspondance de travail, menée au jour le jour, et qui traite essentiellement de deux problèmes d'inégale importance. En mineur (mais le thème deviendra obsédant dans les années suivantes), la vie universitaire et surtout les efforts de Febvre et Bloch pour quitter la "grisaille" de Strasbourg et gagner le paradis du Collège de France. Le premier y entrera en 1933, le second y trouvera porte close. Il y a là une chronique un peu lassante, mais riche d'enseignements, sur la société académique (1). Mais la grande affaire, ce sont d'abord et toujours les Annales, qu'il faut inventer puis faire vivre.

Un instrument de réflexion

Le projet en est simple et si évident pour les deux hommes qu'ils n'éprouvent guère le besoin de le commenter entre eux. Il s'agit, d'une part, d'enrichir le questionnaire et la réflexion des historiens par une confrontation systématique avec les autres sciences de l'homme, particulièrement l'économie et la géographie en ces années. On veut, d'autre part, pratiquer, entre le présent et le passé, un va-et-vient systématique qui doit profiter à l'intelligence de l'un et de l'autre. Le public visé n'est pas seulement celui des historiens professionnels mais

aussi, et d'une certaine manière d'abord, les responsables économiques et politiques, hommes d'affaires, banquiers et décideurs, auprès desquels le succès restera d'ailleurs incertain. La revue veut donc être un instrument d'information et de réflexion, donnant moins de place et de poids aux articles qu'aux analyses et aux recensions critiques. Elle est fidèle en cela à ses premiers modèles, l'Année sociologique de Durkheim et la Revue de synthèse historique d'Henri Berr. Il reste à traduire le projet en objet imprimé, et là, bien sûr, tout se complique. Febvre et Bloch ne sont pas des débutants en 1929: le premier a passé la cinquantaine, le second est son cadet de huit ans. L'un et l'autre sont des historiens reconnus. Ils ont beaucoup publié et ils connaissent les détours du sérail. Mais le métier dans lequel ils se lancent est nouveau pour eux. Il faut apprendre à trouver un éditeur (ce sera finalement Max Leclerc, le gendre et successeur d'Armand Colin), à traiter avec lui pour décider du choix d'un papier, d'une mise en page, du nombre des tirés à part ou de la rétribution d'un secrétaire. Il faut ensuite convaincre les collègues, c'est-à-dire, classiquement, déminer le terrain. Là-dessus, la Correspondance en dit long à qui sait la lire. Sur l'habileté tacticienne des deux directeurs, qui pratiquent un savant dosage entre les autorités protectrices, admirées (Henri Pirenne) ou acceptées (André Siegfried, l'économiste Charles Rist, l'antiquisant Gustave Glotz). Sur leur capacité à organiser autour d'eux un réseau, ou plutôt un réseau de réseaux (normalien, strasbourgeois, durkheimien, "politique" grâce à l'appui d'Albert Thomas au Bureau international du travail), complété par un incessant appel aux nouveaux collaborateurs, mais qui reste fermement tenu en main par eux, et par eux seuls. Il y a aussi le quotidien, c'est-à-dire le travail et le découragement. La bonne copie fait défaut, et la mauvaise qui abonde, les numéros qui traînent ou qui se présentent de guingois. Rien de très original là-dedans, dira-t-on. En est-on si sûr? Lorsqu'une entreprise intellectuelle a réussi, on en oublie souvent les imperfections, les échecs comme les hésitations. Ce document de travail nous ramène sur terre et nous rappelle que les "radieuses" premières Annales qu'évoquait Fernand Braudel ont été un incessant combat au sens le plus matériel et le plus quotidien du terme: non contents de rédiger à eux deux plus de la moitié de la revue pendant les onze premières années, Bloch et Febvre auront passé leur temps à corriger, à réécrire un matériel qui, le plus souvent, ne les satisfaisait pas. C'est là un point sur lequel le document est, dans son détail, incomparable: il fait voir comment, avec les moyens du bord, on donne corps à une idée.

De Febvre et Bloch, il livre aussi, par éclats, un portrait contrasté, là où trop souvent on a vu un auteur à quatre mains. Non que le domaine privé tienne une grande place dans ces lettres: on se vousoie sans guère de familiarité, on tient une brève chronique des enfants, des maladies, des deuils. A peine s'encourage-t-on dans les moments où la tâche et la fatigue paraissent trop lourdes à porter. Il faudra attendre les années de guerre et les admirables lettres de Marc Bloch, proscrit, pour que l'expérience personnelle passe au premier plan. Mais le style de chacun s'impose bien vite. Febvre, abondant, emporté, boulimique de travail et de projets, prompt au jugement lapidaire: il vit dans un monde de "bêtes noires", de "crétins" et de "polygraphes", de "raseurs", il s'impatiente des auteurs, "cette race inférieure et abhorrée". Bloch, patient, réservé, précis, argumenté, raisonneur, fragile aussi, et qui cède parfois au bon mot qui tue. Comme ils le diront plus tard, le vrai miracle des Annales aura été la réussite de ce couple improbable, unissant non seulement des tempéraments différents mais aussi, on le sait mieux aujourd'hui, des conceptions qui ne se recouvraient pas entièrement. Il y aura, cela va de soi, des hauts et des bas, et les tensions sont sensibles dès l'été 1929, lorsque devant les médiocres résultats de la revue Febvre retrouve le ton, un peu

insupportable, et les prérogatives de l'aîné. Pourtant ils vont de l'avant, ployés sous la charge et soudés, surtout, par la certitude que l'aventure est unique et qu'elle vaut son prix. Et l'innovation dans tout cela? Mais elle est partout, si nous savons la reconnaître dans ce mélange d'assurance et d'humilité. Dans la fermeté du dessein et, tout autant que dans les déclarations de principe, dans l'utilisation intelligente des ressources, dans l'inlassable négociation avec les insuffisances et les contraintes, pour faire exister une conviction.

Faut-il brûler Lucien Febvre ?

Par PAR BERTRAND MULLER ET PETER SCHOTTLER, LM, 8 février 1995

DEPUIS de nombreuses années déjà, l'accusation rôde. Tenace, elle s'insinue dans les conversations, s'alimente de toutes les rumeurs pour resurgir brutalement dans certains essais, drapée de bonne conscience et de certitudes a posteriori, sans courage ni grand risque. De quoi s'agit-il ? De quelle cabale Lucien Febvre est-il victime ? Tout simplement de son attitude pendant la deuxième guerre mondiale. Cofondateur avec Marc Bloch des Annales d'histoire économique et sociale, il se serait gravement compromis en 1941 en imposant à son ami, assassiné en 1944 par la Gestapo, la parution de la revue interrompue comme toute publication depuis le début de l'Occupation. Le différend qui les opposa alors, sérieux, douloureux, poignant, a nourri par la suite les allégations les plus extravagantes. Lucien Febvre aurait été pétainiste, voire... collaborateur. Le procédé est toujours le même : chacun prétend avoir vu « des documents » (lesquels ?), et tout le monde vous croit sur parole comme si ce procès d'intention soi-disant antifasciste était gagné d'avance.

Aujourd'hui, avec le livre de Philippe Burrin, *La France à l'heure allemande, 1940-1944* (Le Seuil), et les échos qu'il suscite, l'« affaire Lucien Febvre » rebondit. Car les analyses de l'historien suisse semblent confirmer la rumeur, même si elles se révèlent plus subtiles et nuancées. A la différence de ses prédécesseurs, Burrin est en effet l'un des meilleurs spécialistes de la période, et son étude sur les degrés d'« accommodation quotidienne » sous l'Occupation, reprenant les thèses de Robert Paxton, se fonde sur une documentation nourrie et solide. Ainsi, pour le demi-chapitre consacré à Lucien Febvre, a-t-il au moins consulté la correspondance entre les deux historiens, ainsi que plusieurs dossiers d'archives. Burrin, d'ailleurs, n'accuse pas, en tout cas pas ouvertement. Selon lui, Febvre a même toujours été « anti-munichois » et « n'a jamais eu la moindre inclination pour le vainqueur ». Ouf ! dira-t-on, nous voilà enfin débarrassés de l'infamante accusation. Cependant, pour Burrin, Febvre représente un exemple type d'« accommodation », c'est-à-dire d'une attitude floue, incertaine et ambivalente. Qui plus est, il apparaît comme un personnage sans « tact » et sans scrupule, qui a voulu préserver les Annales par « attachement à une entreprise bien lancée » et par « esprit de concurrence », autrement dit, par esprit de boutique. Et ce, malgré le prix à payer : le retrait officiel de Marc Bloch, mis à l'écart par les lois antisémites. De plus, à la Libération, Febvre aurait sans vergogne récupéré le martyr de son ami au profit de sa propre entreprise, transformant l'« aryanisation amicale » à laquelle il aurait accepté de soumettre la revue en acte de résistance.

Nous voilà renseignés : Febvre n'était qu'un opportuniste et même pire... Car Burrin, lui aussi, n'a pas su résister aux complaisances de l'anathème en déclarant dans un entretien : « En 1944, on aurait pu dire que [le comportement de Febvre], c'était de la collaboration. Si Febvre

avait été un affreux catholique réactionnaire et maurrassien, il aurait sans doute été épuré. Mais c'était un homme de gauche... » (L'Histoire, décembre 1994). Oui, si... Mais Febvre n'a jamais été tout cela, bien au contraire. Homme de gauche, socialiste militant dans sa jeunesse, il l'était. Se considérant comme un « miraculé » de la première guerre, il avait horreur de l'esprit ancien combattant qui paralysait la société française. Membre du Comité des intellectuels antifascistes, il avait été résolument anti-munichois. Cependant, comme Marc Bloch, il était avant tout historien, également convaincu de la supériorité de la raison scientifique sur toutes les dérives idéologiques d'où qu'elles proviennent. Aussi, lorsque éclate la guerre et que Bloch s'engage comme volontaire, Febvre, qui n'a rien changé à son attitude, reprend le combat : « Faire la revue. Seul, s'il le faut. » Au printemps 1941, sa détermination, partagée par Bloch, n'a pas changé. Entre les deux historiens, le débat épistolaire, comme toujours, est franc, sans détour, direct et souvent dur, car c'est leur manière d'empêcher que les sentiments profonds qu'ils éprouvent l'un pour l'autre, ne s'interposent. La cabale contre le grand historien n'est que le signe de notre mauvaise conscience, face au martyr de son pair, l'héroïque

Marc Bloch

Sur la publication des Annales, pas de divergence, il faut continuer, mais les contraintes fixées par l'occupant et le régime de Vichy l'interdisent. Quelle solution adopter ? Bloch est à Fougères, en zone sud, (!) dans l'attente d'une réponse en vue d'un improbable départ pour les Etats-Unis. Febvre est à Paris. Publier quand même ? Au prix de quel renoncement ? Où ? En zone sud ? Là où précisément avait été imprimé le dernier numéro ? C'est impossible, dit Febvre, Vichy ne le permettrait pas. En zone occupée ? Au prix, alors, d'un renoncement inacceptable pour Bloch. Finalement, celui-ci, qui ne veut pas non plus la rupture, laisse à Febvre la responsabilité de la décision qu'il acceptera quelle qu'elle soit. Les Annales reparaitront avec le nom de Febvre seulement, mais sous un autre titre Mélanges d'histoire sociale et sans périodicité régulière. Febvre a-t-il agi par intérêt personnel, obnubilé par la volonté de préserver à tout prix une position acquise, comme l'écrit Burrin ? C'est mal comprendre sa personnalité, c'est mal connaître les relations entre les deux amis, c'est ignorer surtout ce que représentent pour eux les Annales. Et c'est lire bien vite une correspondance où l'amour-propre, les sous-entendus, les politesses, n'ont pas place. Pour Febvre, cette décision n'était pas plus facile à prendre que pour Bloch. C'est pourquoi il y reviendra souvent par la suite, non pas avec regret ni mauvaise conscience, mais avec le sentiment de ne pas avoir été compris. Marc Bloch, de son côté, n'a jamais rompu ses relations avec Febvre, qu'il continuera à voir jusqu'à son arrestation. Malgré les difficultés, il poursuivra sa collaboration aux Mélanges et, après Febvre, il reste même le principal fournisseur d'articles et de comptes rendus, qu'il signe sous un pseudonyme qui ne trompe personne : M. F. ou Fougères. Recevant le premier volume de la revue, paru sans son nom, il écrit encore : « Je pense que tout le monde comprendra. Si d'aventure quelques imbéciles se bouchent les yeux, je renonce à les éclairer » (17 août 1942). Febvre, pour sa part, avait repris son enseignement au Collège de France malgré la demande des autorités allemandes de l'exclure pour son attitude « anti-allemande ». Il suffit de lire son cours sur « Michelet et la Renaissance » pour se rendre compte qu'il n'hésita pas à prendre position publiquement contre la notion de « race » et contre la « brutale expansion » de l'Allemagne. Non, assurément, l'accusation diffamatoire ne résiste pas à l'épreuve des documents. Elle n'est qu'une légende noire (ou grise) qui semble arranger les détracteurs d'un historien dont les « combats pour l'Histoire » n'ont manifestement rien

perdu de leur puissance iconoclaste. En réalité, ce n'est pas tellement le comportement de Lucien Febvre qui pourrait nous paraître insupportable aujourd'hui ; c'est l'engagement de Marc Bloch, l'atrocité vécue et assumée de sa mort, qui ne cessent de hanter notre mauvaise conscience de citoyens.

PAR BERTRAND MULLER ET PETER SCHOTTLER